

JOANNE HARRIS

Des Pêches
pour
Monsieur le Curé

ROMAN



CHARLESTON

CHAPITRE I



*U*n jour, une femme m'a appris qu'en France seulement, deux cent cinquante mille lettres par an étaient distribuées à des gens qui sont morts.

Ce qu'elle ne m'a pas dit, c'est que, parfois, ces morts-là y répondent.

CHAPITRE 2



Mardi 10 août

C'est le vent du ramadan qui nous a apporté ça. À l'époque, bien sûr, je n'en avais pas conscience. Il en fait du vent à Paris au mois d'août. Des tourbillons de poussière glissent et sillonnent les trottoirs comme de petits derviches tourneurs et vous laissent des grains de sable luisants sur les paupières et le visage. Le soleil vous écrase de son œil vide et blanc, et personne ne se sent d'appétit. En ce moment, la ville est pratiquement déserte, à l'exception des touristes et des gens comme nous qui ne peuvent pas se payer de vacances. La Seine sent mauvais, il n'y a pas d'ombre du tout et vous donneriez n'importe quoi pour pouvoir marcher pieds nus dans un champ quelque part ou pour vous asseoir sous un arbre dans un bois.

Roux sait de quoi je parle, bien sûr. Roux n'est pas fait pour la vie citadine. Quand Rosette s'ennuie, elle se livre à des espiègleries ; moi, je fais des chocolats qui ne sont pas à vendre et Anouk va au cybercafé de la rue de la Paix pour parler à ses amis sur Facebook, ou elle monte jusqu'au cimetière

de Montmartre observer les chats qui y vivent en liberté se faufiler entre les tombes où des lames de soleil découpent l'ombre.

Anouk a quinze ans. Où va le temps qui passe ? Comme le parfum dans un flacon, si bien fermé qu'il soit, il s'évapore sournoisement. Vous l'ouvrez un jour juste pour voir, et vous ne trouvez plus qu'un très faible arôme là où jadis l'odeur était si généreuse.

Comment vas-tu, ma petite Anouk ? Que se passe-t-il dans ton étrange petit monde ? Es-tu inquiète ? Satisfaite ? Comblée ? Combien de jours avons-nous encore devant nous avant que tu ne t'échappes de mon orbite pour de bon, que tu ne t'envoies tel un satellite fou et ne disparaisses dans les étoiles ?

Ces pensées n'ont rien de nouveau. La peur me suit comme mon ombre depuis la naissance d'Anouk, mais cet été, la peur a grandi, elle s'est accrue de manière prodigieuse avec la chaleur. Peut-être à cause de la mère que j'ai perdue, et de celle que j'ai retrouvée, il y a quatre ans¹. Ou bien à cause du souvenir de Zoïe de l'Alba, la voleuse de cœurs qui a failli me dépouiller de tout, m'a montré combien la vie était fragile et avec quelle facilité le château de cartes pouvait s'effondrer au moindre souffle de vent.

Quinze ans. *Quinze ans*. À son âge, j'avais déjà parcouru le monde. Ma mère était mourante. Le mot « maison » était associé pour moi à tous les endroits où nous passions la nuit. Je n'avais pas un seul véritable ami. Quant à l'amour... Ah, l'amour, comme les flambeaux, le soir, à la terrasse des cafés, était une source de chaleur furtive, une caresse, un visage entrevu à la lueur du feu.

Pour Anouk, j'espère qu'il en sera autrement. C'est déjà une belle fille, bien qu'elle n'en soit pas vraiment consciente. Un jour, elle tombera amoureuse. Qu'advientra-t-il de nous, alors ? Je me dis que nous avons encore le temps. Pour l'instant, dans sa vie, le seul garçon est son ami Jean-Loup Rimbault dont, habituellement, elle est inséparable. Mais ce

1. Voir *Le rocher de Montmartre*, Baker Street, 2005.

mois-ci, il a dû rentrer à l'hôpital pour subir une autre opération. Depuis sa naissance, Jean-Loup souffre d'une malformation cardiaque. Anouk n'en parle pas, mais je comprends son angoisse. Je la connais, cette ombre qui plane, cette certitude que rien ne dure jamais.

Il lui arrive encore parfois de parler de Lansquenet. Même si elle n'est pas malheureuse ici. Pour elle, Paris est plus une étape le long d'une route encore inconnue qu'un pays où elle reviendra toujours. Déjà, une péniche n'est pas une maison. Il lui manque la solidité du mortier et de la pierre. De plus, Anouk éprouve cette étrange nostalgie qui touche les plus jeunes et se souvient avec bonheur de la petite chocolaterie en face de l'église, de son auvent rayé et de son enseigne peinte à la main. Le regard rêveur, elle parle des amis qu'elle y a laissés, de Jeannot Drou, de Luc Clairmont, des rues où l'on n'a pas peur de courir la nuit et des portes d'entrée qui ne sont jamais fermées à clé.

Je ne devrais pas tant m'inquiéter, je le sais. Ma petite Anouk a ses secrets, mais à la différence de beaucoup de ses amies, elle apprécie encore la compagnie de sa mère. Le courant passe toujours entre nous. Nous partageons de bons moments. Toutes les deux, bien au chaud dans le lit, avec, dans le coin de mon champ de vision, la vague silhouette de Pantoufle et les images que l'écran du téléviseur portable projette sur les fenêtres sombres. Rosette, elle, monte s'asseoir sur le pont, avec Roux, et pêche des étoiles dans la Seine qui, silencieuse, passe.

Roux s'est installé dans son rôle de père. Je ne m'y attendais pas du tout. Mais Rosette, huit ans et son portrait craché, semble avoir révélé chez lui une facette dont Anouk et moi ignorions l'existence. D'ailleurs, il m'arrive de penser qu'elle appartient plus à Roux qu'à n'importe qui d'autre. Ils ont leur langage secret, composé de petits bruits, de gazouillis et de sifflements, dans lequel ils peuvent s'entretenir pendant des heures et qu'ils ne partagent avec personne, pas même avec moi.

À part cela, ma petite Rosette ne parle toujours pas beaucoup. Elle préfère la langue des signes qu'elle a apprise

enfant et pour laquelle elle s'avère très douée. Elle aime le dessin, les mathématiques, ne met que quelques minutes à remplir la grille de Sudoku de la dernière page du *Monde* et est capable d'additionner de longues listes de chiffres sans avoir à les écrire. Nous avons tenté une fois de l'envoyer à l'école, mais ce fut un échec. Ici, les écoles sont trop grandes et trop impersonnelles pour s'occuper d'un cas aussi spécial que celui de Rosette. Désormais, c'est Roux qui se charge de son éducation. Son programme d'étude est certes inhabituel, spécialisé dans l'art, les cris d'oiseaux et les jeux de chiffres, mais Rosette semble en être ravie. Bien sûr, elle n'a pas d'amis en dehors de Bam et parfois, je la vois regarder les enfants en route pour l'école, avec des yeux curieux et pleins d'envie. Mais dans l'ensemble, malgré son caractère arrogant, nous nous plaisons à Paris. Pourtant, parfois, un jour comme aujourd'hui, à l'instar d'Anouk et de Rosette, je me surprends à vouloir plus. Plus qu'une péniche sur un fleuve nauséabond, plus que cette fournaise d'air confiné, plus que cette jungle de tours et de flèches d'églises, et plus que la minuscule cuisine où je confectionne mes chocolats.

Plus. Oh, ce mot. Ce mot trompeur. Ce grignoteur de vies, cet insatisfait. Cette goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Ce mot qui réclame... Mais quoi, exactement ?

Je suis très contente de la vie que je mène. Je suis heureuse avec l'homme que j'aime. J'ai deux merveilleuses filles et un travail qui me permet de faire ce à quoi j'étais destinée. Je ne gagne pas grand-chose, mais mon salaire aide à payer le mouillage et Roux fait du travail de maçonnerie et de charpente, ce qui maintient notre famille à flot. Tous mes amis de Montmartre sont ici : Alice et Nico, Mme Luzeron, Laurent du petit café, Jean-Louis et Paupaul, les peintres. Même ma mère se trouve ne pas être loin, la mère que je pensais avoir perdue pendant si longtemps.

Que pourrais-je vouloir de plus ?

Tout a commencé dans la cuisine de la péniche, l'autre jour. Je faisais des truffes. Seules les truffes résistent à cette

température, tout le reste risque de s'abîmer, à cause de la réfrigération ou de la chaleur qui réussit à s'infiltrer partout. Tempérer le chocolat de couverture sur le plan de travail, le réchauffer à feu doux sur la plaque de cuisson, ajouter les épices, la vanille et la cardamome. Attendre le bon moment et faire d'une cuisine toute simple un numéro de magie à domicile.

Qu'aurais-je pu vouloir de plus ? Oh, peut-être une brise, même des plus légères, rien qu'un petit baiser juste au creux de ma nuque, là où mes cheveux, mal relevés en un chignon défait et mêlés de sueur estivale, m'irritaient déjà la peau.

Une brise des plus légères. Allons ? Quel mal pourrait-il y avoir à cela ?

Alors, j'ai fait appel au vent, juste un peu. À l'un de ces petits vents chauds et espiègles qui affolent les chats, font fuir les nuages et soulèvent les jupons.

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent,

V'là l'bon vent, ma mie m'appelle...

Ce n'était vraiment pas grand-chose, un petit souffle de vent seulement et une formule magique, brise bienfaisante apportant avec elle une lointaine odeur de pollen, d'aromates et de pain d'épice. Tout ce que je voulais, c'était débarrasser le ciel d'été de ses nuages, faire venir les senteurs d'autres pays vers mon coin du monde.

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

Sur toute la rive gauche, des papiers de bonbons voletaient comme des papillons, et le vent fripon tirait les longues jupes d'une passante sur le pont des Arts. Il s'agissait d'une musulmane au visage voilé par l'un de ces *niqab* que l'on voit si souvent de nos jours. J'ai aperçu des couleurs sous son long voile noir. L'espace d'un instant, j'ai cru distinguer un mouvement d'air dans cette chaleur torride. Les ombres des arbres agités par le vent mettaient d'étranges dessins abstraits dans la poussière à la surface de l'eau.

V'là l'bon vent, v'là l'joli vent...

La femme m'a lancé un regard du haut du pont. Je n'ai pas pu voir son visage, juste ses yeux, soulignés de khôl, sous son

NOUVELLE LUNE

niqab. Pendant une minute, je l'ai vue m'observer et je me suis demandé si je l'avais déjà rencontrée quelque part. J'ai levé la main, lui ai fait signe. La Seine et l'odeur du chocolat qui s'échappait de la fenêtre ouverte de la petite cuisine nous séparaient.

Laisse-toi tenter. Savoure-moi. Une seconde j'ai pensé qu'elle allait répondre à mon signe. Ses yeux noirs se sont baissés. Elle s'est détournée. Puis, elle a disparu de l'autre côté du pont, cette femme sans visage, vêtue de noir, emportée par le vent du ramadan.